

C A H I E R S D E D I S C U S S I O N

pour le

S O C I A L I S M E D E C O N S E I L S

N° 2

MARS 1963

---

S O M M A I R E

- I - Les moyens du socialisme pages 2 & 3
- 2 - Trois réponses au questionnaire sur le socialisme  
pages 4 à 12
- 3 - Thèses de Pannekoek pages 13 à 19

## Les moyens du socialisme

I- On nous dit: pour qu'il y ait révolution, il faut qu'il y ait prolétariat. D'ailleurs, que nous le voulions ou non, tous les pays passent par le chemin de la prolétarisation (= industrialisation). C'est là, nous dit-on, la seule chance (sinon la nécessité) historique pour une révolution socialiste.

Nous pouvons admettre la perspective universelle de l'industrialisation et donc du prolétariat à l'échelle mondiale. Elle nous paraît probable; mais nous ne sommes pas certains que ce soit la seule chance ("nécessité historique") pour une révolution socialiste.

D'abord, parce que nous ne voulons ni ne pouvons séparer le fait de l'industrialisation prolétarisatrice de tout un ensemble d'autres faits, tout autant "historiques" que le premier: les guerres mondiales, donc les défaites mondiales des prolétariats des pays industriellement avancés. Le nazisme, le fascisme, le stalinisme, la croisade algérienne - autant de faits de prolétaires de pays industriellement "avancés".

Ensuite -et c'est là un pronostic empiriquement fondé - la prochaine guerre sera une défaite d'un prolétariat mondial beaucoup plus fortement enchaîné au capital que le prolétariat ancien: les "progrès" de l'industrie et de l'art de la guerre s'accompagnent d'une régression toujours plus marquée de la conscience révolutionnaire chez les travailleurs enchaînés au capital et à son industrie.

II- Nous sommes d'accord pour penser que tels faits du passé ont pour le mouvement ouvrier une signification positive et révolutionnaire qui est précisément le fondement historique de toute perspective révolutionnaire. Mais nous ne tirons pas les mêmes conclusions que certains de cet enseignement:

Pour eux, ces faits compensent en quelque sorte les défaites subies et démontrent les futures victoires. Pour nous, ils sont des exemples à suivre en toutes circonstances et partout. En un mot, l'acte révolutionnaire s'im-



pose aujourd'hui en permanence et partout. L'attitude révolutionnaire consiste, par conséquent, à renoncer à toute spéculation sur les chances de l'industrialisation prolétarienne et à faire du renversement du capital le seul impératif de l'action révolutionnaire.

Nous en concluons que ce qui est aujourd'hui à l'ordre du jour pour un révolutionnaire, ce n'est pas le problème de l'industrialisation et de la prolétarianisation du monde sous-développé mais la critique de l'industrialisation d'une part et des classes travailleuses d'autre part. Nous renversons les données du problème: révolution d'abord, industrialisation ensuite. Cela nous paraît être le seul moyen d'éviter de nouvelles défaites, de plus en plus écrasantes.

III- Ce qui est à l'ordre du jour, c'est le mouvement international des conseils pour rompre le cercle vicieux de la complicité des classes ouvrières avec leurs exploités, pour faire disparaître la situation actuelle du monde, situation qui signifie pour l'immense majorité des hommes la misère et la menace de destructions sans exemple dans l'histoire passée.

Le mouvement des conseils se caractérise par une double tendance:

- être la forme de lutte des producteurs eux-mêmes, résolus à prendre en main leur propre sort en refusant de déléguer leur pouvoir à des avant-gardes quelles qu'elles soient;
- former les embryons de l'organisation des producteurs qui remplacera les organisations politiques et économiques actuelles qui reposent sur la violence et l'exploitation.

Aux producteurs eux-mêmes, groupés dans leurs conseils, il incombe la tâche de s'entendre librement sur la lutte à mener et sur les formes d'organisation futures de la production. A eux de donner son véritable sens au principe de l'auto-émancipation ouvrière.

Trois réponses au questionnaire  
sur le socialisme

- Réponse N°I -

Qu'est-ce que le socialisme?

Cela pourrait paraître absurde, à priori de poser une pareille question si ce mot n'avait été tellement galvaudé, tellement châtré de son sens originel, que se dire Socialiste, n'a plus aucune signification réelle. Nous nous trouvons donc dans une situation où nous devons redécouvrir un sens à ce qui aurait dû être clair et précis dans notre esprit après tout ce qui a été pensé, dit et écrit à ce sujet, depuis Baboeuf, Fourier, Owen..... et Marx.

Comment se fait-il donc que nous soyons dans l'obligation, non pas d'adapter aux réalités actuelles une suite de doctrines et de pensées axées dans le même sens, mais d'en repenser l'essentiel, tant sur le plan philosophique et politique, que les diverses expériences ont abâtardis, vidés de leur sens, si non rempli d'un sens diamétralement opposé.

Sans doute est-il pénible de se l'avouer, mais la plupart d'entre-nous qui ont milité dans le mouvement révolutionnaire, sont obligés de constater qu'ils l'ont fait au nom d'un mythe.

C'est pour cela que nous sommes tenus à poser et à nous poser à nous-mêmes un certain nombre de questions de déterminer un certain nombre de critères et en nous aidant de l'expérience du mouvement ouvrier comprendre pour quelles raisons il s'est écarté de ce que nous estimons que doit être le Socialisme.

Le Socialisme, c'est essentiellement une projection dans l'avenir de ce que nous souhaitons que soit une société socialiste. Or, et il faut surtout ne jamais l'oublier, une telle société n'a jamais existé encore. Tout ce qu'on pourra/dire ne sera donc en définitive qu'une vue de l'esprit dans le sens quasi littéral du terme. Ce sera l'expression et l'explication



d'un certain nombre de désirs, de souhaits, d'idées. Nous savons bien que tout cela a déjà été mille fois discuté depuis des décennies, mais le stade de la discussion n'ayant jamais été dépassé, si ce n'est pour aboutir à ce que nous considérons comme une caricature du Socialisme, la preuve est faite que le sujet est loin d'être épuisé. L'on doit alors se poser la question pourquoi nous en sommes là?

Depuis des siècles l'homme rêve à la "Cité Future", à la "Cité du Soleil", à "l'Age d'Or" à un monde sans exploitation d'aucune sorte, sans oppression d'aucune sorte, où chacun pourra sans entraves développer harmonieusement sa personnalité. Nous aussi bien sûr nous avons une telle société pour idéal. Nous aussi nous devons dire comment nous la concevons. Nous pensons cependant que seule l'expérience, oeuvre des intéressés eux-mêmes est susceptible de donner un contenu concret à une telle conception et qu'il faut se contenter d'une caractérisation assez sommaire afin d'éviter le piège du dogmatisme.

La société Socialiste étant avant tout caractérisée par l'absence de toute exploitation de l'homme par l'homme devra de ce fait être l'expression de la gestion directe par tous les travailleurs de tous les moyens de production et de distribution et, en général de tous les rouages de la société.

Les luttes passées nous ont donné quelques échantillons de ce que pourraient être les organes moteurs d'une telle société: les Conseils Ouvriers. Mais malgré toutes les vertus que nous pourrions être tentés de leur attribuer il faut se garder de figer par avance une forme d'organisation même si pour le moment elle nous semble idéale.

L'Etat est obligatoirement un organe d'oppression. Il faut donc, une fois pour toutes rompre avec l'idée de "dépérissement" progressif. Une fois mise en marche, la machine étatique, par son essence même, ne peut que se renforcer, accroître ses pouvoirs, s'étendre à toutes choses, devenir de plus en plus totalitaire.

Dans la société industrielle moderne cette tendance est renforcée par le fait qu'elle existe à l'état latent dans tout complexe industriel moderne important où l'extrême diversité des tâches provoque une centralisation effrénée des directions et confère ainsi à la direction centrale une autorité accrue mêlée d'un aspect d'irresponsabilité administrative qui fût autrefois l'apanage des organismes étatiques. Ce même phénomène se retrouve du reste dans les organisations politiques et syndicales.

Le travailleur fait de moins en moins corps avec sa tâche, de plus en plus le sens de son travail lui échappe. L'aliénation n'est plus seulement économique, elle devient chaque jour davantage une aliénation morale, ce qui a pour résultat de vider le travailleur de toute pensée politique.

Alors que la majorité des populations des pays dits "sous-développés" est sous-alimentée au sens physiologique, on peut dire qu'à l'heure actuelle la majorité de la population des pays industriellement "avancés" est sous-alimentée politiquement. Aussi peut-on dire, sans crainte de se tromper que les premiers ne sortiront de leur misère physique, que lorsque les seconds seront sortis de leur sous-développement politique.

Il ne saurait donc y avoir de "recettes" différentes et d'étapes "transitoires" qu'il s'agisse des uns ou des autres. L'expérience nous a appris et nous apprend encore chaque jour que les "transitions" se transforment très vite en but en soi et repoussent aux calendes le but pour lequel on prétendait combattre.

Nous devons donc affirmer avec force que la société Socialiste se réalisera à l'échelle planétaire ou ne verra jamais le jour.

Nous ne devons pas au nom d'une soi-disant "efficacité" qui n'est la plupart du temps qu'un camoufage de l'opportunisme, craindre d'être traités d'utopistes.



Nous n'en sommes pas venus à aspirer à une société Socialiste par l'intermédiaire d'une règle à calcul mais par un désir et un besoin de liberté et de justice et en dehors de tout calcul préalable sur son efficacité économique. Si nous considérons que le régime Russe n'est pas socialiste, ce n'est pas parce que le niveau de vie de ses citoyens est plus bas que celui des travailleurs de l'Europe occidentale, mais parce que cet état de choses est dû à l'existence d'un régime où l'exploitation de l'homme par l'homme n'est pas abolie. Nous pensons, bien sûr qu'une société où la liberté et le libre développement de l'individu seront sans entraves, où l'exploitation de l'homme par l'homme n'existera plus, aura pour conséquences une plus grande efficacité dans la production et la répartition et un plus grand bien être pour tous. Mais ce qui devrait être le résultat ne saurait devenir un but en soi et cela nous sépare radicalement de ceux qui ne voient le Socialisme comme possible qu'au bout d'une industrialisation forcenée dut elle être réalisée par les méthodes des pharaons.

Il faut dire avec force que l'organisation, le moyen de la lutte pour le socialisme ne saurait en aucun cas avoir une forme radicalement opposée à celle que l'on projette pour la société socialiste elle-même. Or c'est ce qui s'est passé jusqu'à présent.

Alors qu'elles avaient pour programme leur émancipation, les organisations des travailleurs étaient copiées sur le modèle des organisations exploitrices. A l'abri d'une phraséologie révolutionnaire prospérait le centralisme et les militants devenaient de simples rouages d'une machine dont ils perdaient peu à peu le contrôle au profit de bureaucrates et de "révolutionnaires" professionnels dont le but devenait: conserver la direction le plus longtemps possible.



Si nous pensons que les Conseils Ouvriers sont des organismes essentiellement décentralisateurs et ayant pour but de faire participer le plus grand nombre et lui faire comprendre le fonctionnement des rouages économiques et politiques de la société; cela implique que la lutte pour le socialisme doit être menée par les moyens se rapprochant le plus possible dans leur forme et leur contenu de ce que, dans la société future devra être la forme et le contenu du Conseil Ouvrier.

Est-ce utopique de penser que cela est possible?

Nous ne le croyons pas.

L'apparition de nouvelles sources d'énergie, fait que le gigantisme industriel va bientôt commencer à décliner. La nécessité de grouper la grande industrie à proximité des sources traditionnelles d'énergie n'est plus un impératif et la décentralisation économique dont on parle tant en est le premier symptôme. Cette décentralisation a, bien sûr, également des raisons politiques: disperser les grandes concentrations de travailleurs et les noyer dans un milieu rural hostile; trouver une main d'oeuvre moins chère. Mais comme toute entreprise du capitalisme celle-ci contient sa propre contradiction qui doit être mise à profit par les travailleurs: dans des unités de production moins grandes, les travailleurs auront davantage de possibilités de comprendre le mécanisme de la production dont ils sont les rouages; de situer leur place dans l'ensemble du processus et d'apprendre à faire fonctionner eux-mêmes leur usine; mais également de se connaître et de sentir plus solidaires les uns des autres.

C'est ainsi que seront réunies les conditions de la naissance des Conseils et que ceux-ci pourront devenir l'expression consciente de la volonté d'émancipation du travail.

Pour échapper au piège du centralisme, les Conseils devront, bien entendu être uniquement les représentants temporaires et à chaque instant révocables,



ce qui implique une participation consciente de tous les travailleurs à leur fonctionnement et l'absence de tous postes permanents de direction. Les membres des Conseils seront les responsables (responsables devant leurs mandants) de l'application des décisions des travailleurs et ils ne seront que cela.

Nous pensons qu'une telle conception (très schématiquement exposée) offre si non une garantie du moins la possibilité d'éviter les défauts des organisations politiques et syndicales connues à ce jour. Sans vouloir immédiatement élaborer une théorie des Conseils, nous pensons que l'idée doit en être répandue dans l'état où elle est afin qu'une discussion puisse être engagée.

X  
X X

- Réponse N°2 -

A. Le But.

Une réponse détaillée à la première question épuiserait le questionnaire il me semble donc préférable de répondre à cette question en utilisant les autres questions qui "détaillent" la première (et profiter ainsi de votre inventaire préliminaire).

La question de l'Etat a été abondamment traitée ici ou là (voir en particulier Noir et Rouge, N° 19, novembre 1961). Il faut éviter, à la fois les naïvetés de l'Anarchisme et la bureaucratie léninienne (qui est un centralisme-non-démocratique).

En ce qui concerne, la forme idéale, j'avoue que cette question me semble inutilement "utopique"; s'il y a une histoire réelle dans un temps "réel", toute "prévision" sera inévitablement infirmée.

Il me semble que nous en sommes réduits ici à la "théologie négative" (à la contestation de ce qui est).

Si toutefois on a un faible pour l'utopie, relire la théorie de l'usine-plan de Chaulieu, dans Socialisme ou Barbarie.

### B. Les Moyens.

Ici, encore, on trouve dans Socialisme ou Barbarie une critique des partis et des syndicats et la présentation des conseils ouvriers comme solution de la séparation entre dirigeants et exécutants. Il me semble que pour ne pas perdre inutilement du temps, il serait de meilleure méthode de "reprendre", "critiquer" ou améliorer ces analyses, souvent élaborées à un bon niveau, par Chaulieu ou par Montal.

Il apparaît d'autre part que les considérations traditionnelles sur la répartition "de la pénurie", doivent être reconsidérées à la lumière des révolutions dans les pays ex-coloniaux. Surtout, comment passer sous silence que le nombre des illétrés augmente de plusieurs millions par an et que la multiplication des hommes va poser le problème de l'extension (et non celui de la résorption) de la pénurie. Il ne suffit pas de "dénoncer" verbalement Malthus.

### C. La Théorie.

Assurément on ne peut répondre par oui ou par non à la question fondamentale: le socialisme est-il une doctrine du ou pour le prolétariat. En ce cas est-ce la théorie des intellectuels? La "contestation" ou, comme on dit, la "négativité" vient-elle de la misère ou de l'intellect, ou des deux (de la conscience de la première par le second). Il faudrait faire intervenir des considérations sur technique et prolétariat et examiner les analyses de Mothé sur l'incapacité des ingénieurs à organiser le travail des ouvriers (un cerveau derrière une vitre et 10.000 mains). D'autre part quelle est l'importance actuelle du chercheur isolé (nulle dans les sciences expérimentales-physique). Les illusions du chercheur isolé dans d'autres domaines, ne signifient-elles pas que la recherche est encore balbutiante?







des syndicats. Pour nous, cette question est claire, Partis et Syndicats ne peuvent en aucun cas être les formes de lutte pour parvenir au Socialisme. Quand aux conseils ouvriers, il faudra également s'entendre sur ce terme, si ce n'est qu'une copie syndicale brevetée dans les pays de l'Est, ils ne pourront évidemment rien changer. Il n'est pas question pour nous, évidemment, de reprendre quelque chose qui existe déjà sous un vocable différent. Le conseil ouvrier, s'il doit compter pour notre socialisme, ne pourra s'élaborer et se former qu'au cours de la lutte menée en faveur du socialisme. Nous ignorons absolument si, dans une société socialiste, il doit y avoir une distinction entre dirigeants et exécutants, il semble que ces mots et ces phénomènes auront complètement disparu si une société socialiste existe.

L'impossibilité de définir le socialisme vient de ce que le prolétariat n'est pas encore en mesure de réaliser cette définition, dit-on dans la réponse précédente. Mais est-on capable de penser que la société socialiste n'est pas une société réservée uniquement au prolétariat, mais bien une société faite pour l'ensemble de l'humanité.

=====

### NIETZSCHE NOUS PARLE

De nos jours où l'Etat a une énorme bedaine, il y a dans tous les domaines et dans toutes les spécialités, outre les travailleurs proprements dits, des "représentants" du travail: par exemple, à côté des savants, des littérateurs; à côté des classes populaires souffrantes, des vauriens bavards et vantards qui "représentent" ces souffrances, sans parler des politiciens de métier qui ont toutes leurs aises mais qui représentent ces misères au Parlement, à coups de gueule. Notre vie moderne est extrêmement coûteuse à cause de la foule des intermédiaires; dans une cité antique, au contraire, et encore dans certaines villes d'Espagne et d'Italie, on se défendait soi-même et l'on n'aurait pas accordé la moindre estime à ce genre de représentant et de négociateur - tout au plus un coup de pied.

La Volonté de puissance.



- CINQ THESES SUR LA LUTTE DE LA  
CLASSE OUVRIERE CONTRE LE CAPITALISME -

par Anton PANNEKOEK

Ces thèses ont été écrites après la guerre. Nous les traduisons d'après le texte anglais publié par "Southern Advocate for Workers Councils" (n° 33 mai 1947 et réimprimé dans le n° 40 de décembre 1947).

Nous ne pensons pas que ces thèses appellent des commentaires. Tout au plus pourrait-on discuter tel ou tel point de détail, par exemple, dans la thèse 4, la répartition des rôles entre les conseils et les partis ouvriers. Pannekoek semble abandonner ici la tradition du Manifeste communiste, où l'on voit les communistes jouer, au sein des partis ouvriers, le rôle d'éducateurs politiques. A. Pannekoek attribue ce rôle aux partis eux-mêmes, alors que les Conseils conservent leur autonomie de décision et d'action. Mais cette conception implique pratiquement l'abandon du système des partis qui repose essentiellement sur la lutte pour le pouvoir, donc sur la subordination des masses aux décisions de professionnels de la politique.

-----

I

En un siècle de croissance, le Capitalisme a énormément accru sa puissance non seulement en s'étendant à la terre entière, mais également en se métamorphosant.

Concurremment la classe ouvrière a cru en puissance, en nombre, en concentration, en organisation. Contre l'exploitation capitaliste, pour la maîtrise des moyens de production, sa lutte se développe sans trêve, et doit se développer, sous des formes nouvelles.



Le développement du Capitalisme a, dans les branches principales de la production, concentré le pouvoir dans les mains des grands trusts et monopoles. Ceux-ci sont intimement liés au pouvoir étatique et le détiennent en fait. Ils contrôlent la plus grande partie de la presse et façonnent l'opinion publique. La démocratie bourgeoise s'est révélée le meilleur camouflage de cette domination politique du grand capital. Simultanément se fait jour, dans la plupart des pays, une tendance à utiliser le pouvoir organisé de l'Etat aux fins de concentrer en ses mains la direction des industries-clés, début de l'économie planifiée. En Allemagne hitlérienne une économie dirigée par l'Etat avait ~~été~~ soudé direction politique et gestion capitaliste en une classe unique. En Russie, où règne le Capitalisme d'Etat, la bureaucratie exerce collectivement son pouvoir sur les moyens de production et se soumet par la dictature les masses exploitées.

2

Le Socialisme, présenté comme but de la lutte ouvrière, n'est en fait que l'organisation de la production par le gouvernement. C'est le Socialisme d'Etat, la direction de la production par les fonctionnaires d'Etat, l'autorité des directeurs, des savants, des cadres dans l'usine.

Dans l'économie socialiste ce corps forme une bureaucratie bien organisée qui est directement le maître du processus de production. Il dispose de la totalité de la production et détermine quelle partie doit être affectée aux travailleurs sous forme de salaires, gardant le reste pour les besoins généraux et pour lui-même. En démocratie les travailleurs peuvent choisir leurs maîtres mais ne sont pas eux-mêmes maîtres de leur travail; ils ne reçoivent qu'une partie de ce qu'ils produisent et cette partie leur est attribuée par d'autres; ils sont encore exploités et doivent obéir à la nouvelle classe dirigeante. Les formes démocratiques sensées accompagner ce système, aujourd'hui ou demain, ne modifient en rien sa structure fondamentale.